

Interview

Herrmann: «Le rire est le seul remède contre la mort»

Le cartooniste de la «Tribune de Genève» publie une sélection de ses meilleurs dessins de presse parus cette année. Le coronavirus s'y taille la part du lion.

Philippe Muri

Cela n'a rien d'une découverte scientifique. N'empêche que c'est réconfortant: si le coronavirus altère le goût et l'odorat, il n'ôte pas le sens de l'humour. Cartooniste de la «Tribune de Genève», Gérald Herrmann n'a pas perdu de sien. Pour le plus grand plaisir des libraires qui l'adorent, le voici qui publie une sélection de ses meilleurs dessins de presse parus en 2019 et 2020. En prime, quelques inédits. «Le lecteur devrait y trouver de quoi pouffer d'un rire [...] douloureux et hygiénique» indique le dos de couverture de «Tous toussent!» (vous avez saisi le jeu de mots?). Largement consacré à la pandémie, le recueil cible aussi l'actualité genevoise, suisse et mondiale hors Covid-19. Pierre Maudet et Donald Trump y tirent leur épingle du jeu. Plus forts que le virus, ces deux-là...



Gérald Herrmann
Cartooniste de la «Tribune de Genève»

Le rythme de parution de vos albums s'accroît: un tous les cinq ans autrefois, puis un tous les deux ans, avant un best-of annuel. Indispensable?

Normalement, je suis contre le fait de réaliser un recueil chaque année. Il s'agit quand même d'une sélection de dessins. Durant une année ordinaire, une moitié de dessins meurent d'eux-mêmes parce que le sujet traité s'éteint dans la semaine. Mais dans «Tous toussent!» le Covid-19 exerce une forme de permanence. Par ailleurs, j'ai l'impudeur de croire que j'ai été plutôt bon sur ce sujet.

Le coronavirus vous a inspiré?

Il y avait quelque chose de vital pour moi. J'ai eu besoin de me débarrasser d'une certaine angoisse. Je ne suis pas un gagman. Pour moi, l'humour est clairement la meilleure façon de surmonter son anxiété. Dans ma jeu-



Sur la couverture de «Tous toussent!» réalisée cet été, Herrmann fait tousser des personnalités qui n'avaient alors pas encore contracté le Covid, comme les présidents Donald Trump ou Jair Bolsonaro. HERRMANN

nesse, mon père a souffert d'une longue maladie dont on ne parlait jamais, mais qui était partout présente. Mon humour est né comme une façon de surmonter l'inquiétude que je ressentais. Actuellement, le rire est peut-être le seul remède qu'on ait trouvé contre la mort.

L'époque apparaît plus sombre. Cela vous incite-t-il à l'empathie?

Je dirais à la compassion. D'ordinaire, les dessinateurs de presse sont une forme de cerise sur le gâteau. Cette année, ils sont devenus en quelque sorte une denrée de première nécessité. J'ai eu l'impression d'endosser un rôle plus important que d'habitude. De passer de la fonction de spectateur à celle d'acteur social. Ma férocité n'a pas été tournée contre quelqu'un, mais contre quelque chose, une sorte d'ennemi commun.

Avez-vous ressenti ce changement dans les lettres de lecteurs qui vous étaient adressées?

Absolument. Et c'est assez étonnant. Au début de la pandémie, j'ai reçu dix fois plus de courrier pour me remercier. Dix fois plus de suggestions de gags également. Au final, pratiquement que des lettres de remerciement. Dans un moment où tout le monde se retrouvait désemparé, la seule valeur sûre restait l'humour.

En 2020, vous avez pu rire de tout?

J'ai tout de même dû faire attention à certains gags, parce que je parlais assez souvent de personnes qui pouvaient souffrir du coronavirus, voire en train d'en mourir. Il fallait vraiment que ce soit un humour très ciblé. Il s'agissait de rire de la maladie, sans jamais se moquer des gens qui en étaient atteints.

Rivés à l'année derrière leur table de travail, les dessinateurs se présentent volontiers comme les champions du confinement. Un sentiment que vous partagez?

Je suis un reclus professionnel, un travailleur en chambre. À trois reprises, je suis parti durant un an à l'étranger: au Pérou, aux États-Unis et en Allemagne. À chaque fois, j'ai fonctionné de la même façon, assistant de loin à ce qui se passait en Suisse. J'envoyais mes esquisses à un panel. Dès lors, le confinement ne m'a pas énormément affecté. Ma manière de fonctionner était parfaitement rodée.

Deux mots sur le titre de cet album: «Tous toussent».

Il est venu spontanément?
Très naturellement, oui. Le titre de mon précédent recueil était «Tout baigne». Ma première idée pour celui-ci a été «Tout toussent». Puis, pour des questions d'eu-

phonie, j'ai trouvé meilleur «Tous toussent». Sur la couverture réalisée cet été, j'ai fait tousser des personnalités qui n'avaient alors pas encore contracté le Covid, comme Trump ou Bolsonaro.

La moitié de ce recueil est consacrée à la pandémie. D'autres thèmes se détachent-ils dans l'actualité de 2020?

Celui de l'environnement, présent en filigrane derrière le Covid et derrière Trump. D'habitude, quand la situation empire au niveau économique, l'écologie disparaît. On a l'impression que c'est un problème de riches. Or, cette année, les Verts n'ont jamais réussi d'aussi bons résultats. Derrière de nombreuses réflexions sur le Covid, on voit apparaître en toile de fond cette angoisse de longue durée sur l'avenir de la planète.

Si Trump et Maudet restent des bons clients, de nouvelles têtes de Turc sont-elles apparues?

Non, et c'est peut-être un problème. Au niveau inspiration, la relève n'apparaît pas évidente, notamment aux États-Unis avec Biden à la place de Trump. Et je commence à tirer un peu la langue à propos du Covid. Pas tant au niveau de la créativité, parce qu'il y a toujours des choses à dire. Mais cela commence à me lasser de traiter toujours ce sujet. Il y a clairement une fatigue Covid qui s'installe à tous les niveaux.

Lors d'une précédente interview, vous reliez que «les dessins sur Genève vieillissent moins bien». C'est toujours vrai?

Absolument. Quand j'ai feuilleté «Tous toussent!» pour la première fois, certaines pages sur Genève m'ont interpellé par une forme de petitesse. J'assume tout à fait ces gags, mais ils ne font pas vraiment le poids face à ceux sur le Covid ou sur l'actualité internationale.

Vos détracteurs vous reprochent parfois un humour un poil cérébral. Un travers à combattre?

Je me soigne, je sais que je suis trop bavard. J'essaie de tendre vers la simplicité. Un des rôles du dessin de presse, c'est d'amener de la synthèse. Et à ce niveau-là, l'image pure imprègne beaucoup plus ses lecteurs. Les meilleurs dessins sont ceux qui se passent de texte. Ils possèdent cette valeur d'émotivité que je n'ai pas. Dans cet album figure une image réalisée dans un style qui ne me ressemble pas, s'inspirant du fameux tableau de Munch, «Le cri». C'est peut-être dans ce sens que je devrais me diriger plus souvent... Mes dessins vont plutôt vers une forme de cérébralisation. Celui-ci m'est tombé dessus, c'est lui qui m'a trouvé, et pas le contraire.

«Tous toussent!» par Gérald Herrmann, Éd Slatkine, 120 p. Dédicace à distance chez Payot, dimanche 6 décembre, evenements.payot.ch